

## Préface

Benoît Melançon

Numéro 95, automne 2002  
La correspondance littéraire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14512ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Melançon, B. (2002). Préface. *Moebius*, (95), 9–13.

## PRÉFACE

À quoi les lettres d'écrivains servent-elles?

Comme n'importe quelle lettre, elles permettent de «réparer le temps perdu» (Diderot), ce temps de l'absence, volontaire ou imposée, permanente ou temporaire, prisée ou pas, de laquelle naît tout commerce de lettres. Les épistoliers s'écrivent parce qu'ils sont séparés: Paul Chamberland est à Paris et Jacques Brault à Montréal; Robbert Fortin rêve l'Amérique du Sud depuis Montréal pour José Acquelin qui, lui, se trouve au Mexique; Corinne Larochelle court le Sud de la France, où son courrier est retenu «dans les limbes administratives», avant de rentrer à Québec; les lettres de Michael Delisle et de Francis Catalano voyagent entre la France, le Québec et l'Italie. D'autres lieux sont moins exotiques: Boucherville, Joliette, les îles de la Madeleine, Chicoutimi, Longueuil, Toronto. Tous supposent la même séparation, et la même nécessité de la combler par des mots. Stéphane Despatie crée un beau néologisme pour le dire – pour l'écrire – à Josée Bilodeau: «la lointeur / n'aura jamais / raison de nous». Au gré de la biographie des uns et des autres, cette «lointeur» sera diversement douloureuse.

Dans «lointeur», il faut entendre «loin», certes, mais encore «lenteur»: l'échange épistolaire, à l'heure d'Internet comme auparavant, est une expérience particulière du temps. Chaque lettre est inscrite dans une histoire particulière, elle naît d'un moment et elle y prend son sens le plus fort: le Paul Chamberland de 1966-1967 n'est plus celui de 1961, non plus que son interlocuteur

ni le contexte dans lequel ils se confient. Christian Mistral met cela en relief quand il répond, sans répondre, à André Phaneuf: «C'est à celui que j'étais alors qu'il faudrait écrire, et il serait le seul à pouvoir vous répondre.» Pourtant, la lettre, c'est aussi, paradoxalement, la permanence, la durée, la conservation. «Mes malheurs sont périssables comme les nuages qui passent», affirme Robbert Fortin. Cela est vrai seulement s'ils ne sont pas adressés à autrui, par exemple, un correspondant; communiqués, la correspondance devient leur mémoire. Corinne Larochelle, elle, compte les jours qui séparent ses «plis» de ceux de son correspondant: «très peu pour une fois». Si elle aide à passer le temps, la lettre n'arrive jamais à le tuer: il est son matériau.

Les expressions que les écrivains utilisent pour justifier ou décrire leur pratique ne sont guère plus originales que l'absence qu'ils subissent ou que le passage du temps qu'ils déplorent. «Je profite de ce bref séjour à Florence [pour] t'envoyer la main» (Francis Catalano); «Donne-moi des nouvelles» (Michael Delisle); «je m'ennuie de toi» (Stéphane Despatie); «un petit mot me fera bien plaisir» (Élisabeth Vonarburg); «Ça m'a fait plaisir d'avoir de tes nouvelles» (Sylvie Bérard); «Nos petites rencontres me manquent» (Jean Pierre Girard): voilà bien le degré zéro de l'épistolaire. Les excuses que ne manquent pas de formuler les écrivains-épistoliers sont également assez communes: «bavardage», «élucubrations» et «excès» (Paul Chamberland), «logorrhée» (Christian Mistral), «sombritude» (José Acquelin). Plusieurs correspondants souffrent de l'éloignement, de leur place dans le monde, de l'incompréhension – s'ils écrivent, c'est, justement, pour être compris ou pour se comprendre eux-mêmes. À cet égard, la lettre est toujours un auto-portrait, implicite chez la plupart, explicite chez certains: André Phaneuf («Je suis un gars ben ordinaire»), Corinne Larochelle, Jean-Marc Desgent («Oui, oui et oui – je suis comme ça – je n'y peux rien»). On aurait cependant tort de reprocher à l'écriture épistolaire sa banalité, au moins partielle, car elle est le propre des écritures «ordinaires» ou «quotidiennes» (Daniel Fabre) et une des raisons de leur intérêt: quand on écrit une lettre, il y a des figures obli-

gées, auxquelles même les plus grands ne dédaignent pas de se prêter. Par là, ils rejoignent intimement leurs lecteurs.

La lettre sert en effet à créer des communautés à géométrie variable. Amicales, comme quand José Acquelin demande à Robbert Fortin «Je ne sais si tes autres amis ont perçu cela», s'inscrivant par là dans un cercle, mais s'en distinguant. Amoureuses, comme dans les cartes postales de Stéphane Despatie («je t'aime tu sais à tout instant»). Quasi familiales, comme dans les courriels de Christian Mistral à André Phaneuf, son aîné («Je n'ai pas eu de père»). Intellectuelles, enfin: la lettre d'écrivain est un lieu où penser son travail et en offrir le fruit (Robbert Fortin: «Je te laisse à un de mes derniers poèmes. Cela vaudra mieux ainsi»). Voilà ce qui peut distinguer la correspondance d'écrivains d'autres formes de l'écriture épistolaire.

À propos d'un mémoire ou d'une thèse (Paul Chamberland, Michael Delisle, Sylvie Bérard, Jean Pierre Girard, Isabelle Miron), d'un roman ou de poèmes (c'est le cas le plus fréquent ici), les écrivains ouvrent épistolairement la porte de leur atelier et laissent libre cours à leur plume. Ils n'hésitent pas à s'envoyer des textes, achevés ou pas, dont ils espèrent qu'ils seront commentés par leur correspondant. Même par «courri-ailes» (José Acquelin), média censé promouvoir la brièveté, ils prennent leur temps et la longueur ne leur fait pas peur. Il peut leur arriver de livrer par lettre leur art poétique: «Je considère la poésie comme l'image fixée du mouvement spirituel, aussi bien que le lieu central de la recherche de connaissance» (Paul Chamberland); «Les éléments chargés d'accessoires simples me semblent combler mon existence et mes poèmes plus que toute autre chose» (Robbert Fortin); «Pour moi un poème n'est poème qu'à partir du moment où il ne se veut pas poème mais simple écho immédiat, sans sophistication culturelle» (José Acquelin); «des pages blanches pour se recommencer / de l'encre pour se (dé)tacher de ce qui devrait rester derrière» (Isabelle Miron).

Mais tout écrivain est aussi un lecteur, de ses propres textes comme de ceux des autres. C'est bien en tant que

lectrices que Corinne Larochelle dialogue avec François Tétreau et Sylvie Bérard avec Élisabeth Vonarburg. La première poursuit par la lettre l'exploration d'une œuvre d'abord entreprise dans une revue. Réplique du principal intéressé: «Ah si, j'entends vous conserver le titre de lectrice, d'autant plus qu'il est l'un des plus honorables qu'on puisse porter. Diamétralement opposé à celui de journaliste.» La seconde mène en parallèle plusieurs lectures, et parfois très pointues: celle de la thésarde qui n'ose pas toujours prendre la parole personnellement dans son analyse, celle de la chroniqueuse, celle de l'internaute, celle de l'amie; ces lectures croisées obligent sa correspondante à des mises au point approfondies. C'est à cause de l'«attention respectueuse et détaillée» de ses lectures, de sa «capacité d'accueil et d'attention», de sa «confiance bienveillante et sérieuse» que Jacques Brault paraît être l'interlocuteur idéal de Paul Chamberland. C'est parce qu'il a lu *Sylvia* et *Valium* qu'André Phaneuf a osé s'adresser à Christian Mistral. C'est parce qu'elle aime «l'écriture Girard», et le dit, que Josée Bilodeau compte pour Jean Pierre Girard. L'encouragement est réciproque: à continuer d'écrire, à continuer de lire.

Qui dit *communauté*, d'auteurs et de lecteurs, dit exclus: on écrit à ses proches, même si on ne les connaît qu'épistoliquement (André Phaneuf et Christian Mistral), pour s'associer à eux contre d'autres personnes. Tel critique célèbre, telle directrice de quotidien, tel journaliste, tel fonctionnaire, tel auteur, tel éditeur, tel libraire, voire la «faune poéticaille» (José Acquelin), «le malade milieu de la poésie montréalaise» (Jean-Marc Desgent) ou le milieu littéraire en général: voilà contre qui et contre quoi l'épistolier doit prendre position. Martin Gagnon vitupérant ce qu'il appelle «la LIBRAIRIE OCCIDENTALE» ou Bertrand Laverdure trouvant un écho aux siennes dans les positions tranchées de Pierre Samson rappellent que la lettre d'écrivain a souvent une dimension polémique. Par-delà les rancœurs et ressentiments, elle est ce lieu où se poser *avec* et donc *contre*.

Dès lors, on ne s'étonnera pas de la nécessité pour la plupart de dire quelle est leur famille en écriture. Paul Chamberland se sent «familier» du mal de Sade et de

Bataille, et il s'interroge sur le renom des structuralistes par rapport auxquels il veut se définir. André Phaneuf exclut Claudel de sa communauté d'élection, mais y accueille Montherlant. José Acquelin marie la Bible et Chamfort, La Bruyère avec La Rochefoucauld, pendant que Robbert Fortin, en retour, lui parle Taine, Borges, Herberto Helder, Paul-Marie Lapointe, Nuno Judice, Marie-Claire Blais, le dalaï-lama et «ce cher Éluard». On ne s'étonnera pas plus de la *posture* des épistoliers, prompts à avouer leur amitié et leur admiration à leur correspondant, d'abord timides puis plus audacieux: «Il se trouve qu'en lisant ta lettre, je découvre l'ampleur discrète de notre amitié: elle est pour moi sans équivalent» (Paul Chamberland); «Puisque nos courriels sont en soi des échanges de pensées, j'ose te demander ce que tu en penses» (Robbert Fortin). On ne s'étonnera pas, enfin, que ces épistoliers-là souhaitent laisser des traces. Ils archivent leurs courriels, leurs cartes postales, leurs lettres. Quelqu'un – eux-mêmes, un autre, les autres –, un jour, les (re)lira. Familles éloignées comme rapprochées, amis, amants: les épistoliers ne sont jamais seuls au monde.

Les dix-sept auteurs qui ont accepté l'invitation de *Mœbius* ont chacun leurs raisons, à la fois d'avoir choisi de rendre publics des textes qui ne l'étaient pas à l'origine et d'avoir voulu parler belles-lettres par lettres. Tous, pourtant, partagent la même volonté de maintenir un contact. Que ce soit dans l'espièglerie (Corinne Larochelle et François Tétreau) ou dans la nostalgie (Isabelle Miron), qu'ils râlent ou qu'ils chantent, qu'on leur réponde ou pas, ils ne cessent de dire qu'*écrire* est un verbe transitif: les écrivains n'écrivent pas que *pour* quelqu'un; ils écrivent *à* quelqu'un.

*Benoît Melançon*